

core ! Elle allait tomber sur la chaussée : Il la soutint dans ses bras.

—Ma femme ! répéta-t-il en appuyant pour la première fois sa bouche sur les beaux cheveux d'or qui arrivaient à la hauteur de ses lèvres. Oui, ma femme, ma petite Clo, toi, ou personne !...

Elle rentra chez elle comme une folle.

Toute la nuit, au grand désespoir de Pompon, qui de temps en temps venait lécher son visage, elle pleura la figure dans le foulard de Robert, qu'elle n'avait pas songé à rendre au jeune homme.

Le lendemain, comme pour la mieux laisser à sa réflexion et à sa joie, Robert ne vint point sur le boulevard Hussman attendre la jeune fille.

C'était un samedi, et s'y fut-il trouvé qu'elle n'eût pu d'ailleurs le voir.

Un garçon de courses en effet l'accompagnait, portant dans une grande caisse recouverte de toile cirée, la toilette terminée, que Clotilde devait le lendemain matin aller essayer à Mlle Chaniers, ainsi que celle-ci l'avait si vivement désiré.

Mais comme elle franchissait le seuil de la porte, la mère Breton lui remit une lettre.

Elle la prit sans rougir ni se troubler, sachant bien que c'était de Robert et qu'il ne pouvait lui écrire que des choses honnêtes et droites comme lui.

Ce fut dans sa chambre seulement, et entourée des caresses folles de Pompon, toujours si heureux de la revoir, qu'elle l'ouvrit.

Voici ce qu'elle contenait :

Chère petite Clo,

Vous ne me verrez pas ce soir, car je veux vous bien laisser descendre au fond de vous-même, afin de vous recueillir et de peser aussi clairement que possible les pensées et les desirs de votre cœur. Demain, dans l'après-midi, soyez au Parc-Monceau, et là, tout seul, contre un massif, car il y a courses à Auteuil et le parc sera à peu près désert, nous causerons de nouveau.

Quant à moi, plus je cherche à lire en mon âme, plus je comprends que je vous aimerai saintement, exclusivement toute ma vie, sans changer jamais.

ROBERT DE SAUVES.

Vers neuf heures, elle prit une voiture, ainsi que le lui avait recommandé M. Monteret, et donna au cocher l'adresse d'Adèle qu'elle ne connaissait que depuis la veille.

En arrivant devant l'usine, elle descendit et regarda la grande inscription, toujours la même, sur laquelle on lisait au haut du portail :

BOIS DURCIS ET SCULPTÉS

Cependant, elle s'arrêta, subitement raidie, encore plus étonnée :

Au-dessous, sur une plaque de marbre noir, il y avait en lettres d'or :

CHANIER, DE SAUVES ET cie.

—Tiens, se dit-elle, le nom de Robert !... Est-ce singulier !...

Mais elle crut à une simple coïncidence ; son amoureux, avant le jour si proche où il avait laissé échapper son aveu de ses lèvres, ne lui ayant jamais parlé de sa famille, ni prononcé devant elle le nom d'Adèle.

Pas davantage l'avant-veille, il ne lui avait appris que cette tante qui l'avait élevé, et qu'il aimait si profondément, s'appelât Mme Chaniers.

Clotilde traversa la grande cour et arriva devant le perron en haut duquel Suzanne attendait, le timbre d'entrée ayant annoncé un visiteur.

—Mademoiselle Georgette Chaniers ? demanda l'ouvrière en levant sur la jeune femme de charge ses prunelles bleues si belles et si pures.

Suzanne n'avait point encore vu Clotilde.

Profondément elle tressaillit, et se mit à examiner l'orpheline sans répondre.

Celle-ci répéta sa question, un peu étonnée de cette physionomie si droite, mais qui l'enveloppait de regards si étrangement scrutateurs.

—Vous êtes sans doute la jeune fille qui vient pour essayer la toilette de Mlle Chaniers ? dit-elle enfin.

—Oui, madame, répondit Clotilde de sa jolie voix musicale, et je crois que Mme Chaniers m'attend.

—Veuillez monter, mon enfant.

Elle passa devant et dirigea l'ouvrière vers le haut de la maison.

Presque aussitôt, Adèle sortit de sa chambre, et faisant quelques pas sur le palier :

—Est-ce vous, Clotilde ? demanda-t-elle avant même d'avoir vu la jeune.

—Oui, madame, répondit celle-ci en apparaissant derrière Suzanne. Je porte le costume de mademoiselle.

—On va vous faire entrer dans la chambre de ma Georgette ; mais avant, dites-moi bonjour, méchante fille qui ne faites pas attention à moi, et embrassez-moi un peu convenablement s'il vous plaît !

Toute poignée de bonheur, l'orpheline tomba dans les bras de sa protectrice, et se laissa couvrir de baisers par celle-ci, à la stupéfaction de Suzanne, laquelle n'ayant jamais entendu parler de Clotilde ne s'expliquait pas comment Mme Chaniers embrassait de cette façon une simple ouvrière de chez Anatole.

Dieu ! s'écria Adèle, que cette petite a les joues fraîches, et que c'est donc bon de les sentir sous ses lèvres ?...

Et voyant l'interrogation contenue dans les yeux de son amie :

—Tu es étonnée, ma Suzie ! dit-elle. Mais nous sommes de grandes amies, Clotilde et moi. Je t'expliquerai tout cela tout à l'heure. Pour l'instant, conduis-la auprès de Georgette, je vais y aller moi-même dans quelques minutes.

Suzanne obéit, et de l'autre côté du corridor, dans la partie de l'hôtel récemment construite et donnant à la fois sur le jardin et sur la cour d'entrée, elle ouvrit une porte.

Alors apparut aux yeux de Clotilde, qui n'avait jamais rien vu d'aussi coquet, ni d'aussi joli, une chambre toute tendue de perse rose, avec ses meubles en laque blanche, de cette forme Louis XVI toute droite, si chaste et si élégante à la fois.

Sous ce plafond rose, au milieu de ces grands oiseaux roses, frôlant de leurs ailes étendues des fleurs, toutes roses, dans un ciel également rose, la beauté brune de Georgette ressortait étrangement, saisissante et fine.

—Tiens ! vous voilà, ma chère Clotilde, dit la jeune fille d'une voix assez gracieuse. Vous avez mon costume ?

—Oui, mademoiselle.

—Et jolie ?

—Dans le genre de celui de Mlle Gruy, mais bien plus élégant, et surtout plus soigné puisque... c'est pour vous, ajouta-t-elle avec un sourire très doux quoiqu'un peu craintif.

—Ah ! fit l'autre, montrez voir un peu.

Clotilde ouvrit le carton, et étala sur le lit une jupe de foulard bleu à petites fleurettes blanches, d'une simplicité et d'une distinction rares.

—Mademoiselle veut-elle l'essayer ? demanda-t-elle en même temps.

—Certainement, je ne demande pas mieux.

Georgette enleva le peignoir dont elle était encore vêtue et passa le costume, aidée de Clotilde qui arrangeait les plis, nouait les cordons, redressait les relevages de ses mains adroites.

—Oui, ça me plaît, dit Georgette en se regardant de tous les côtés dans la glace de son armoire.

Puis s'adressant à sa mère :

—Je garde cette toilette pour déjeuner, maman, dit-elle ; peut-être qu'elle engagera Robert à passer son dimanche avec nous, ainsi que ce serait son devoir de fiancé.

A ce nom, Robert !... A cet autre : devoir de fiancé ?... Clotilde avait d'abord tressailli, puis elle devint plus blanche qu'une cire.

En effet, en une pensée plus rapide que l'éclair elle se souvint que Mme Chaniers lui avait dit que les toilettes de Georgette étaient destinées à des fiançailles avec son cousin.

Est-ce que ce serait son Robert à elle, ce fiancé de Mlle Chaniers ?

Son Robert dont le nom était dehors, sur la plaque de marbre ?...

Et elle, Georgette, serait-elle cette femme égoïste, méchante, antipathique qu'on lui destinait, et dont il ne voulait pas ?

Hélas !... hélas !... malheureuse qu'elle était !...

Si une seule jeune fille au monde pouvait le faire résister envers et contre tout à l'amour de Robert, c'était celle dont Adèle, sa bienfaitrice, était la mère ?...

Oh ! celle-là, dût Clotilde en mourir de douleur, devait lui être mille fois sacrée !...

Mme Chaniers s'aperçut de l'extraordinaire émotion de l'orpheline.

—Qu'avez-vous, ma chère enfant, lui dit-elle, seriez-vous souffrante ?

—Non, madame, je vous remercie, ce n'est rien.

—Mais quoi encore ? fit Adèle déjà alarmée.

—Un léger éblouissement, c'est déjà passé.

—Y êtes-vous sujette ?

—Pas du tout.

—Voulez-vous un peu d'eau sucrée ? demanda à son tour Suzanne très affectueuse.

L'orpheline se retourna vers la jeune femme de charge :

—Merci, madame, dit-elle, il ne me faut rien. Votre bonne sollicitude à toutes les deux m'a déjà guérie.

—Vous êtes pâle.

—Oh ! ça s'en ira au grand air.

Elle eut un jeu particulier de physionomie, en prononçant ces dernières paroles qui frappèrent Suzanne.

—C'est étrange !... murmura l'amie d'Adèle. Est-ce que je rêve ?...

L'orpheline avait refermé le grand carton et elle s'appropriait à l'emporter.

—Laissez, dit Mme Chaniers, un des garçons de courses de la maison le rapportera demain chez Anatole.

Tout à coup, Georgette qui regardait par la fenêtre se mit à parler au dehors à quelqu'un qui était dans le jardin.

—Jamais je n'ai eu une si jolie toilette, disait-elle. Monte un peu la voir !... Maman est ici, et elle te demande.

—A qui t'adresses-tu ? demanda Adèle. A ton oncle ?

—Non, à Robert. Il vient.

Puis se tournant vers l'ouvrière :

—Attendez une minute, dit-elle et vous allez voir que j'ai le plus joli amoureux de Paris.

Les pieds cloués au sol, la gorge sèche et les yeux brillants comme des tisons, Clotilde obéit à la jeune fille.

Qui allait-elle voir entrer ?

Enfin un pas très léger se fit entendre dans le corridor, la porte s'ouvrit et une voix bien connue dit :

—Où est-elle, maman ? et que veut-elle ?

—Te montrer comme je suis belle, répondit Georgette.

Mais elle ne put en dire davantage.

Sans un cri, sans un mot, sans un soupir, sans même avoir levé les yeux sur celui qui était entré, Clotilde, de son haut, était tombée froide et blanche sur le tapis de la chambre.

—Ah ! Dieu ! s'écria Robert en la reconnaissant ; qu'est-ce que c'est ?...

Mais à temps il se contint, ferma ses lèvres comprenant qu'un mot de plus pourrait amener quelque catastrophe où son espoir de bonheur périrait infaiblement.

Son cri n'avait point dit qu'il connût Clotilde. Il n'éveilla par conséquent point l'attention jalouse de sa cousine.

Quant à Adèle, à Suzanne même, elles s'étaient précipitées toutes les deux vers l'orpheline, et agenouillées devant ce joli corps toujours étendu, plus souple qu'une écharpe, d'une grâce souveraine dans sa pose abandonnée, elles la couvraient de caresses et de soins.

Mais Clotilde ne revenait point à elle.

—Aidez-nous, Robert, dit Suzanne, cette petite ne peut point rester là, par terre.

—Où voulez-vous la mettre ? demanda le jeune homme presque aussi pâle qu'elle.

—Dans ma chambre, sur ma chaise longue, dit aussitôt Adèle, elle sera mieux qu'ici.

Sans attendre que Suzanne et Mme Chaniers essayassent même de relever l'orpheline, Robert se pencha vers elle, la souleva dans ses bras, et ainsi qu'il l'eût fait d'une plume il l'emporta par le corridor, dans la chambre de sa tante.

Georgette fort indifférente resta chez elle, Suzanne courut chercher un flacon d'éther dans le bas de la maison ; Adèle seule entra sur les pas du jeune homme.

Mais elle chancela, tout à coup.